



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie¹

***L'opération Torch et la Tunisie : de Casablanca à Tunis et au-delà, novembre 1942-
septembre 1943 / Jacques Belle***
éd. Économica, 2011
cote : 57.809

Jacques Belle adore « *l'histoire alternative* » que d'autres, notamment à propos du dernier roman de M. Giscard d'Estaing, appellent *uchronie* : une histoire qui n'a pas eu lieu, mais aurait pu être si... Son précédent ouvrage² était de ce genre, imaginant ce qui eût pu se passer si la défaite française de 1940 n'avait pas été suivie du cessez-le-feu que l'on a connu. Ce nouveau livre, reprenant parfois la même thèse, n'est pas aussi tranché. Il repose sur de meilleurs arguments : le débarquement en Afrique du Nord, en novembre 1942, aurait pris une autre tournure si les Alliés avaient adopté une stratégie plus audacieuse et si les Français les avaient mieux accueillis. Quoi qu'il en soit, l'histoire alternative se prête à la démolition des idées reçues, exercice toujours réjouissant. Ainsi du rôle médiocre joué par les Italiens en Libye et en Tunisie, rôle en réalité fort digne, de l'intelligence stratégique de Hitler, bien meilleure que ne l'ont dite ses généraux, de la surprise de Pearl Harbor, catastrophe délibérément provoquée par Roosevelt et Churchill, selon Jacques Belle.

Embarquons donc avec l'auteur pour une aventure confuse et tragique. Son livre est centré sur l'opération *Torch*, soit le débarquement des alliés anglo-américains sur les rivages du Maroc et de l'Algérie le 8 novembre 42. Son propos, érudit et pourtant plaisant à lire, s'élargit à la campagne qui s'en suivit en Tunisie, au débarquement allié en Sicile, à la fin de l'Italie fasciste, au difficile retour à l'unité nationale française. Le nœud de la tragédie franco-française réside, en ces circonstances pressantes, dans le principe proclamé de la défense « *contre quiconque* » et dans la fidélité requise des militaires envers le Maréchal. L'un ne va pas sans l'autre, mais personne n'est en mesure alors – et pas même l'auteur aujourd'hui – de connaître si, dans la tête du Vieux, les deux « quiconque » étaient du même pied et si la référence à l'un ne visait pas qu'à berner l'autre. Il est en tout cas incontestable, comme le reconnaît honnêtement Jacques Belle, que ce quiconque, indéterminé par nature, permit aux responsables militaires de notre Afrique du Nord, et d'abord à Weygand, de camoufler et de préparer pour la suite les moyens d'une revanche impossible à dire.

Le cœur du livre est au chapitre VIII, « *Les surprises de l'opération Torch* ». Surprise initiale pour les Allemands comme pour les Français. Si les convois partis d'Angleterre furent suivis à la trace par les sous-marins ennemis, l'armada venue d'Amérique traversa l'Atlantique sans être décelée. Cet indéniable succès fut gâché par trop de prudence : on ne débarqua qu'au Maroc et en Algérie, pour ce qui est de la Tunisie, on verrait plus tard. En



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.

² La défaite française, un désastre évitable, paru en deux tomes (2007 et 2009) chez le même éditeur.



Académie des sciences d'outre-mer

attendant, le drame se noue. Seuls le général Béthouart au Maroc et le général Mast en Algérie étaient au courant, et « *complices* ». Le premier vite neutralisé par Noguès, les côtes marocaines furent le théâtre de quatre jours de combat qui coûtèrent aux Français 1 000 morts et 80 avions abattus, aux Américains 530 et 44. À Alger le complot de Mast et du Groupe des Cinq évita le pire. Peu de casse ici, mais un « *fameux imbroglio* » de chefs, compliqué par la présence fortuite de l'amiral Darlan à Alger et l'irruption de Giraud, décrit comme un pantin trouble-fête. En cette confusion, l'auteur ne parvient pas à éclairer le jeu de Darlan ni le secret de son assassinat. Seul point assuré, et troublant, le second du Maréchal poursuit son obsession, sauver sa flotte. L'amiral de Laborde, commandant la Force de Haute Mer, ne le suivra pas : après Mers el-Kébir, Toulon ! L'armée de terre, en France, ne sera pas plus brillante, désarmée sans résistance, de Lattre mis à part, le 27 novembre. Même passivité de nos aviateurs : 2 480 avions saisis ! Pour couronner cette lamentable fin, Vichy, le 9 novembre, avait ouvert Tunis aux Allemands.

Au moins pouvait-on espérer que ce qui se passait en France métropolitaine amenât les chefs d'Afrique du Nord à se libérer d'une fidélité désormais sans objet. Or, tant à Tunis qu'à Alger, il fallut attendre le 15 novembre pour passer de la neutralité à la belligérance. Trois jours de perdus, dit l'auteur, pour six mois de bataille. Rude bataille où luttèrent, enfin côte à côte, Français, Anglais et Américains, cependant que Rommel, retraitant de Libye, joignait ses forces à celles qu'on avait dépêchées à Tunis et Bizerte.

De cette gabegie, l'auteur tire la conclusion, en forme de réquisitoire contre les chefs, généraux pour l'essentiel et dont la responsabilité est lourde à l'égard de leurs subordonnés. Les amiraux sont les premiers à en prendre pour leur grade. Ils ont été pitoyables, Mers el-Kébir ayant ravivé leur rancœur contre le rival anglais. Les terriens, un peu moins mauvais, n'ont pas été bons. Ils se sont, certes, repris en Tunisie, obligés à redresser une situation qu'ils avaient eux-mêmes créée. Weygand et Giraud s'en sortent à peu près, le second, tout piètre politique qu'il fût, étant le seul négociateur accepté des Américains pour réarmer nos forces. Et de Gaulle ? On en parle peu, et pour cause. Jacques Belle, comme la plupart de ses confrères en histoire guerrière, passe sous silence cette énorme couleuvre qu'il a bien fallu que notre Général avale : des deux débarquements qui ont lancé la libération de la France, le 8 novembre 1942 et le 6 juin 1944, les Alliés l'ont soigneusement tenu à l'écart. Laissons-lui pourtant le mot de la fin, mot que, fort heureusement, il ne s'est pas à lui-même appliqué : il lui est arrivé de vanter les mérites des soldats de métier, seuls capables de faire la guerre sans se soucier des motifs.

Général Claude Le Borgne